

viron trente mille francs pour régler et acheter différentes choses.

Une fois à Londres, où il descendit à Tristany Hôtel, le baron Adolphe se transforma de nouveau, coupa ses moustaches et acheta des vêtements de forme anglaise. Le soir même, il alla au chemin de fer, attendre sa jolie complice, et rentra à l'hôtel fort contrarié de ne pas la voir arriver; il en fut de même au premier train du lendemain.

Il s'en fut à l'hôtel, y laissa un mot pour Marguerite Chauvin, et parti pour Liverpool, où il prit le paquebot le *Prussian* pour Québec au Canada.

Marguerite Chauvin arriva à Liverpool quelques heures après le départ du paquebot; aussi elle revint immédiatement à Paris, avenue Bourdon, 12, à Auteuil, dans son hôtel, s'y croyant à l'abri de toutes recherches.

Le hasard voulut qu'un cocher, qui avait souvent conduit le caissier dans ses courses, fût reconnu par un employé de M. Posset.

Interrogé, le cocher, indiqua le domicile d'Auteuil et celui de l'hôtel de l'Opéra.

Marguerite Chauvin fut arrêtée le soir même; elle était encore en possession de 22,000 francs.

Le baron Adolphe doit être ou sera arrêté demain au plus tard en débarquant à Québec, où une dépêche télégraphique a prévenu la police.

Cet homme, véritable comédien, était méconnaissable dans la voiture, au bois, aux courses où le monde le connaissait sous le nom de baron Adolphe de Teschemacher.

Marguerite Chauvin a rencontré ce faux baron au bal Mabille.

L'existence double et triple du faux baron, l'activité qu'il a dû déployer pour mener de front une intrigue si compliquée, fourniront des révélations curieuses au moment où cette affaire passera devant la justice. — (*Petit Journal*.)

Vendredi soir un vol considérable a été commis sur le chemin de fer Grand-Ouest.

Il paraît que le char express américain attaché au train qui laisse Hamilton à 5:30 heures a été dévalisé de la manière la plus audacieuse qu'il est possible d'imaginer. Le train en question arrivait à Port Crédit à l'heure ordinaire, à savoir quelques instants avant six heures et après y avoir débarqué les malles et les passagers, repartit pour Toronto directement.

Le train s'ébranlait à peine que trois individus se précipitèrent à bord.

Le préposé aux bagages était à mettre en place quelques valises lorsque les trois individus se jetèrent sur lui, le baillonnèrent, le garrottèrent et l'attachèrent solidement aux bagages en le menaçant de mort, s'il donnait l'éveil d'une manière ou d'une autre.

Les bandits passèrent dans le char de l'express avec deux autres individus aussi masqués. Ils immobilisèrent le préposé du char en lui présentant pistolet à la tête et couteau à la gorge, et lui firent la même opération qu'au préposé des bagages.

Cet ouvrage terminé, les bandits se mirent à piller le coffre de sûreté, dont ils avaient trouvé la clef dans les poches du gardien. Ils firent l'extraction du coffre d'une somme de \$12,000 à \$15,000 en billets, en or, etc., mais oublièrent une boîte à argent qui pouvait contenir \$50 à \$60.

Les menottes qui avaient servi à garrotter les deux malheureux employés étaient du dernier modèle.

Le train arriva au quai de la Reine et on attendit en vain l'apparition du préposé de l'express et du commis des bagages. Quand on résolut d'aller les chercher, on découvrit ce qui en était.

Le train avait laissé Port Crédit à 6:26 h., et était arrivé à Toronto à 6:55 h., de sorte que les voleurs ont pu accomplir leur exploit dans l'espace de 29 minutes.

## LE MOT DE L'ENIGME

"Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine."

"The one thing worth showing to mankind is a human soul."

(BROWNING.)

C'était à Messine, le 15 juillet 18... Je n'ai jamais oublié cette date. Je venais d'avoir quinze ans.

Le balcon de la chambre où je me trouvais donnait sur la mer. De temps en temps, et de plus en plus faiblement, on entendait le bruit d'une vague qui venait mourir sur la plage. C'était l'heure de la journée que l'on nomme en Italie la *contr'ora*. L'heure où, en été, la brise s'affaiblit et tombe, tandis que le soleil, incliné déjà vers le couchant, embrase l'horizon de ses feux, et darde des rayons obliques dont l'ardeur n'est plus tempérée par le souffle qui chaque jour avant midi s'élève et vient, de la mer, rafraîchir le rivage.

Les fenêtres, ouvertes à la brise pendant la matinée, étaient maintenant closes, les stores abaissés, les volets à demi fermés. Un silence profond régnait au dedans et au dehors. Pour un grand nombre cette heure est celle de la sieste; pour tous, celle de l'immobilité et du repos.

Je tenais un livre à la main, non par goût ou pour mon plaisir, mais par obéissance, et parce que j'avais une leçon à apprendre par cœur; du reste, cela me coûtait peu; j'étudiais sans plaisir, mais sans dégoût comme sans difficulté. Aussi l'étude n'avait-elle point pour moi son utilité principale. Elle ne m'obligeait à aucun effort. Je ne m'étais pas même donné encore la peine de jeter les yeux sur mon livre, car je venais de regarder la pendule; ce n'était qu'à six heures que tous les jours je descendais au jardin où, pendant la chaleur du jour, il ne m'était pas permis de mettre les pieds. J'avais au-delà d'une heure devant moi, et je savais que le quart de ce temps me suffisait pour accomplir ma tâche. Je demeurai donc indolemment assise sur une petite chaise, appuyée contre le mur, près du volet entr'ouvert, immobile et rêveuse,

les yeux errant vaguement devant moi, dans la demi-obscureté qui m'entourait.

La voûte, peinte à fresque, et les dalles couvertes d'un stuc brillant et ornées de fleurs et d'arabesques, empêchaient cette vaste pièce de paraître triste ou démeublée. Cependant, suivant le goût que j'ai acquis plus tard, il y manquait absolument tout ce qui est signifié par le mot *comfort* qui (bien qu'il se soit parfaitement fait comprendre aujourd'hui dans notre pays) n'a pas encore trouvé d'équivalent dans notre langue.

Une lourde console dorée, ornée d'une massive pendule et surmontée d'une glace, occupait le fond de la chambre, et, au milieu, une grande table ronde en *scajola* était placée sous un magnifique lustre de cristal de Venise; ce lustre, ainsi que diverses glaces suspendues à l'entour dans le but, non point de servir de miroirs, mais d'orner la muraille par leurs beaux cadres dorés, et les dessins gravés sur leur surface, étaient les objets les plus riches et les plus admirés du salon. Quelques fauteuils systématiquement rangés, un grand canapé, couvrant la presque totalité de l'un des panneaux, çà et là quelques chaises légères, c'était d'ordinaire l'ameublement de cette vaste pièce; mais, ce jour-là, un petit lit de repos était placé non loin de la fenêtre, et sur ce lit était étendue ma mère, ma charmante jeune mère!

La tête appuyée sur son oreiller, les yeux fermés, elle avait encore sur ses genoux un petit livre ouvert à une page à peine noircie, qui indiquait, ainsi que l'encrier placé près d'elle sur un guéridon, et la plume tombée à ses pieds, que c'était pendant qu'elle écrivait que la fatigue ou le sommeil s'étaient emparés d'elle.

Ma mère avait à cette époque trente deux ans à peine. On disait que nous semblions être sœurs, il n'y avait à dire cela aucune exagération. J'étais alors déjà la plus grande des deux, et ceux qui me voyaient pour la première fois me donnaient volontiers deux ans de plus que mon âge, tandis que ma mère, par la finesse de ses traits et la blancheur transparente de son teint, avait conservé l'aspect de ses vingt ans. Lorsqu'à ce moment je la regardai, ses beaux cheveux partagés sur son front pâle tombaient sur son oreiller et encadraient son visage, qui jamais ne m'avait paru si beau. Un éclat vif et inaccoutumé colorait ses joues, et ses lèvres entr'ouvertes avaient l'incarnat du corail... Je la contemplai en souriant, avec admiration et avec amour! Hélas! j'étais trop enfant pour comprendre que cette beauté était funeste, et que j'aurais mieux fait de pleurer.

Ma mère était demeurée, à l'âge de quinze ans, orpheline et sans aucune protection. A cette époque la pauvreté fut encore venue rejoindre à l'abandon, si un ami de son père, l'illustre avocat Fabrizio dei Monti, n'eût réussi à arracher la fortune de la jeune héritière des mains d'un parent avide qui la lui disputait, en gagnant pour elle un procès entamé depuis de longues années, et dont l'issue était douteuse encore à l'époque de la mort du comte Morani, père de Bianca.

Celui qui avait rendu à l'orpheline ce service signalé, était âgé alors d'environ trente-cinq ans. Il était veuf et père de deux enfants à qui étaient consacrés tous les loisirs que lui laissaient ses nombreux et importants clients; son talent, déjà célèbre, les lui amenant de tous les coins de la Sicile, terre classique, on le sait, des plus interminables et des plus inextricables procès.

Depuis son veuvage, Fabrizio n'avait eu avec le monde aucun rapport, hormis ceux qui lui étaient imposés par les obligations de sa carrière. Sa vie, hors de là, s'était écoulée dans la solitude et dans une austérité aussi rare parmi ses concitoyens que sa longue fidélité au souvenir de la femme qu'il avait perdue.

Mais, lorsque Fabrizio, après avoir été le défenseur de Bianca, se trouva être son seul protecteur, il sentit bien vite la difficulté et le danger de cette situation, et il résolut de la placer sans retard sous la protection d'un époux qu'elle choisirait elle-même. Il jeta donc les yeux autour de lui sur ceux qui lui semblaient dignes d'elle, parmi les nombreux aspirants à la main de la jeune héritière. Puis il fit une liste de ses prétendants, et la lui présenta:

— Vous en oubliez un, dit Bianca tout bas après l'avoir parcourue.

— Lequel? dit Fabrizio troublé, et n'osant comprendre le regard qui accompagnait ces paroles.

Mais Bianca avait encore la simplicité d'une enfant et pas encore la timidité d'une jeune fille. Elle le regarda en face et lui dit qu'elle n'aurait jamais pour personne autant d'affection que pour lui, et que, s'il ne voulait pas d'elle, elle irait au couvent et ne se marierait jamais.

C'est ainsi que ma mère devint la femme de Fabrizio dei Monti, et malgré la différence de leurs âges, jamais on ne vit de plus noble et de plus douce union; jamais, au monde, il n'y eut un bonheur plus complet que fut le leur, pendant les quatorze années qui suivirent sa naissance. Mais depuis quelques mois, mon père semblait être devenu soucieux et inquiet, parfois même, le regard qu'il attachait sur ma mère se voilait de larmes... Pourquoi? Je ne le comprenais pas. Ma mère, il est vrai, se plaignait souvent de fatigue, elle demeurait au lit pendant des heures qui se prolongeaient de plus en plus, parfois elle y passait des journées entières. Mais lorsque, comme aujourd'hui, elle était levée, elle me paraissait point être malade. Jamais, au contraire, elle ne m'avait semblé plus belle que ce jour où je la contemplais ainsi avec une admiration mêlée d'idolâtrie...

Après être demeurée quelque temps dans la même attitude, je repris enfin mon livre et je m'efforçai d'y rappeler mon attention. Mais la chaleur était étouffante, et au bout de quelques instants je fus vaincue à mon tour par un irrésistible accablement et, sans quitter la position où je me trouvais, sans faire résistance, j'y cédaï, et je fus bientôt ensevelie dans un profond sommeil.

Ce sommeil durait depuis assez longtemps lorsque je fus soudainement réveillée. C'était cependant par un bruit lointain et fort léger, mais il semblait être la continuation du rêve qu'il venait interrompre. Ce bruit, c'était le pas d'un cheval....

Je me levai vivement, sans me donner le temps d'un seul instant de réflexion: je relevai le store, j'ouvris à la hâte le volet et la fenêtre, et je me précipitai sur le balcon.

La lumière entra à flots dans la chambre, ainsi que l'air du soir, car le soleil venait de disparaître, et un vent frais vint me caresser le visage. J'entendis ma mère tousser faiblement, mais je ne me retournai pas; j'étais dominée par une seule pensée, et j'oubliai tout le reste, tout! même elle!

Je me penchai pour voir si je ne m'étais pas trompée. Non. C'était bien lui! Je le vis paraître au bout de la route qui séparait notre maison du rivage. Il avançait lentement sur son cheval qu'il maniait avec une grâce incomparable; en approchant, il ralentit encore son allure et, arrivé sous le balcon, il s'arrêta et découvrit sa tête, en s'inclinant profondément, tandis que le vent du soir soulevait les boucles de sa noire chevelure, puis il leva vers moi ses yeux, qui avaient la couleur et l'éclat mat de l'agate; son regard à la fois passionné et suppliant sembla m'adresser une prière... Je la compris et, enfant folle que j'étais! j'arrachai de mes cheveux un oeillet rouge que j'y avais placé une heure auparavant, et je le lui jetai!

En ce moment j'entendis un cri déchirant, un cri qui retentit encore dans mon cœur et dont le souvenir ne s'effacera jamais: "Ginevra!..."

Je me retournai, et je vis ma mère, debout, pâle, hale-tante, les mains tendues vers moi....

Je compris à l'instant que je venais de commettre une action inconvenante et que j'avais mécontenté et ailligé ma mère; je me repensais déjà; j'allais me jeter à ses pieds et lui demander pardon. Mais je n'eus le temps ni de parler, ni d'agir; avant que je fusse près d'elle, elle était retombée sur le lit de repos, dans un état de prostration et de défaillance qui eût ressemblé à un évanouissement, si de convulsifs gémissements n'eussent de temps en temps soulevé sa poitrine, et si, lorsque je me jetai à genoux près d'elle, elle n'eût saisi une de mes mains qu'elle tint ensuite fortement serrée dans les siennes.

Nous demeurâmes ainsi qu'elques instants sans qu'il me fût possible de la quitter pour appeler du secours, et cependant ce changement effrayant de ses traits me causait une inexplicable épouvante aussi bien qu'un vif et ardent repentir.

Je dégageai ma main et me jetai à son cou en répétant mille fois ces mots d'une voix entrecoupée: "Pardonnez-moi! Répondez-moi! Oh! dis que tu me pardonnes!"

Ma mère ne me répondait pas. Enfin, peu à peu, elle sembla se calmer et revenir à elle, et me prenant alors entièrement dans ses bras, elle m'y tint longtemps embrassée; on eût dit qu'il n'y avait plus de sécurité à ses yeux pour moi, hors de là, et qu'elle eût voulu, en quelque sorte avoir la puissance de me faire rentrer dans son sein maternel, afin d'y vivre de sa vie, ou d'y mourir avec elle!...

O Dieu puissant! la prière qui sortit alors de son âme pour sa pauvre enfant, vous seul l'avez entendue! Mais me souvenir du passé et du présent, de mes erreurs, de mes fautes et de vos bontés, je sais que c'est à elle que vous avez tout accordé; je sais qu'en ce moment une source de grâce jaillit qui ne devait plus jamais tarir; un regard de miséricorde tomba sur moi, que rien ne devait plus jamais lasser!

Le silence de ma mère durait encore; cependant, sa respiration avait recouvré son mouvement, toujours, hélas! trop rapide, et ses traits reprirent graduellement leur aspect ordinaire. Mais ses vives couleurs avaient fait place à une pâleur mortelle; un large cercle noir entourait ses yeux doux et profonds, attachés sur moi avec une expression que je ne leur avais jamais vue. Elle inclina la tête et m'embrassa, je sentis tomber sur mon front deux grosses larmes et ses lèvres pâles murmurèrent ces paroles:

"Mon Dieu! puisqu'il faut mourir et la quitter, je vous la donne. Gardez-la mieux que je n'ai su le faire!"

Mourir! ma mère mourir!... Je me relevai avec un bond soudain et violent comme si j'eusse été frappée au cœur, puis je demeurai immobile et pétrifiée. La plus effroyable vision venait de m'apparaître! Une vision à laquelle pas une crainte, pas une inquiétude, pas une prévision ne m'avait préparée; un grand reste d'enfantillage, qui se conciliait dans mon étrange nature avec un développement trop précoce de sentiments au dessus de mon âge, m'avait mis un bandeau sur les yeux; un bandeau qui venait de m'être trop soudainement arraché. J'essayai de me rappeler les paroles que j'avais entendues. Mais mes idées devinrent confuses, et je ne me rendis plus compte de rien, que d'une souffrance aiguë et nouvelle dont la cause devenait indistincte. Je fis quelques pas en chancelant, peut-être avec une vague pensée d'appeler du secours, peut-être avec celle de fermer la fenêtre, mais je trébuchai comme si j'avais le vertige, et je tombai étendue par terre près du rideau de la fenêtre.

En ce moment la porte s'ouvrit. J'entendis la voix de mon père et celle de plusieurs autres personnes qui le suivaient. Quelqu'un s'élança en s'écriant: "La fenêtre ouverte à cette heure! quelle folle imprudence!" Puis je compris qu'on entourait ma mère et que mon père l'enlevait dans ses bras pour l'emporter hors de la chambre. J'étais demeurée étendue sur le plancher, à moitié cachée par le rideau, et dans l'obscurité croissante personne ne m'aperçut. Je n'étais point évanouie, mais j'étais dans un état de compréhension imparfaite, et rien de clair ne se formulait dans mon esprit, hormis le désir de perdre le souvenir de ma souffrance, dans un sommeil dont je ne me réveillerais jamais!

(La suite au prochain numéro)

M. Louis Veillot disait dernièrement d'un écrivain catholique, très-convaincu, grand défenseur de Rome, et qui a la mauvaise habitude de ne jamais saluer personne:

— Il entrera au paradis son chapeau sur la tête!